

# Une visite à mon asile

Autor(en): **Platzhoff-Lejeune, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Pro Senectute : schweizerische Zeitschrift für Altersfürsorge, Alterspflege und Altersversicherung**

Band (Jahr): **13 (1935)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-722950>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Une visite à mon asile.

C'est mon asile et ce n'est pas le mien! Il est à moi, car je suis un des trois pasteurs qui doivent s'en occuper. Il n'est pas à moi, car si j'avais vraiment quelque chose à dire, il serait dans un état meilleur. J'y travaille d'ailleurs et les résultats de cet effort tenace, mais sans cesse contrecarré par les hommes et les circonstances, se font déjà sentir. Je persiste et j'espère aboutir à une amélioration plus sensible.

J'aime mon asile et je le hais, car il me donne du noir. Je ronge mon frein et je maudis mon impuissance. Mais j'aime mes vieux et ils me le rendent bien.

C'est une galerie de portraits très divers. Il y a plus d'hommes que de femmes. Est-ce le cas partout? Evidemment un vieux est plus isolé et plus perdu dans la vie qu'une vieille. Il a



Il più vecchio e il più giovane di un ricovero ticinese.

plus vite besoin d'être hospitalisé et souvent c'est pour un temps plus long. Une femme peut encore se suffire et se rend utile quand l'homme se tourne les pouces depuis longtemps et est à charge de sa commune.

Pourquoi ces 25 ou 30 personnes sont-elles si différentes? Elles appartiennent à la même commune, elles portent les mêmes noms. Mais c'est là leur seule ressemblance. La plupart n'y ont jamais vécu; on ne se souvient parfois de sa commune que dans la vieillesse parce qu'on

a recours à elle. Aussi mes gens viennent de loin. Ils ont habité les villes ou un autre canton. Ils ont résidé longtemps à l'étranger. Et ils y ont joui d'une situation enviable. Où avez-vous vécu? demandé-je à une pauvre vieille, affalée dans un vieux fauteuil entre deux lits, la tête courbée et l'esprit absent. A Vienne, à Graz, à Trieste, à Darmstadt. Chez un chambellan de la cour, chez le prince un Tel. J'ai élevé ses enfants. J'étais Française.

Et maintenant? Quelle déchéance! Elle avait des économies, elles sont perdues. Elle s'est mariée et doit à son mari sa nationalité suisse. Elle est veuve et n'a plus personne. Je lui parle une autre langue et elle y répond, comme dans un rêve. Que ce passé est loin! Et que le présent est triste!

Une autre est plus vigoureuse. Elle est vraiment de sa commune, car elle n'en est jamais sortie. Et elle est de son asile, car elle y a passé environ 40 ou 50 ans! Elle y est entrée, jeune fille, elle n'en sortira plus. Et puisqu'elle n'a pas vu autre chose qu'un horizon étroit, elle ne demande rien, heureuse d'ignorer bien des choses. Ainsi les plus petits événements de la vie prennent une importance démesurée. Par exemple le jour de notre venue pour le petit culte du soir. Il ne s'agit pas de manquer, par exemple! Elle n'admet pas qu'un pasteur ait autre chose à faire qu'à tenir une promesse. Et il faut qu'il soit à l'heure. Elle est déjà à sa fenêtre: Bonjour Monsieur! où est Madame? Vous n'avez pas pris le chien? On l'attendait aussi. Et, dans sa vivacité elle joue le rôle du brochet dans l'étang aux carpes: „Dépêchez-vous, le pasteur est là. Où est la Bible, où sont les psautiers? Appelez les hommes!“

A ma première réunion quand j'indiquai un chant, on m'a dit: on ne chante pas! On n'a jamais chanté! Et moi de répondre avec la même vivacité énergique: on chantera! J'ai chanté tout seul assez longtemps. J'ai demandé si on connaissait ou désirait tel chant. J'en ai trouvé et maintenant trois ou quatre faibles voix accom-

pagnent la mienne et nous savons une douzaine de mélodies. Il est vrai que la fumée du tabac que les hommes ont répandue dans cette pièce, prend à nos pauvres voix le reste de leur éclat. Il faut un instrument. L'harmonium sera le salut. Mais où le trouver? J'ai joué de malheur. Le premier était offert. A cheval donné on ne regarde pas dans la bouche: la soufflerie s'est effondrée; la réparation aurait coûté la moitié d'un neuf. Le second, acheté au rabais, avait aussi ses 60 ans bien sonnés. Il a contracté la même maladie. On pédale désespérément, l'air s'échappe, il en sort un son tremblant et intermittent. Dans un asile de vieux, l'harmonium ne doit pas être comme eux. Je le veux vigoureux et solide! Je rêve donc d'un troisième qui sera neuf ou du moins pas du siècle passé. Et j'ai bon espoir de le trouver bientôt. Il y aura un fonds quelconque où je puiserai et des personnes bienveillantes feront le reste. Car mes vieux, une fois mis en goût, aiment l'harmonium. Ils y tiennent et le veulent. Cela nous change, disent-ils dans leur langage. Quand ces lignes paraîtront, je crois que je l'aurai!

Mes hommes sont plus indifférents à ce sujet. Cela tient-il à leur mentalité masculine? Ils sont sortis davantage que les femmes et ont roulé leur bosse partout. Il y a de rudes gaillards parmi eux. Quelques-uns seraient capables d'organiser une révolte de palais. Car le palais qu'ils habitent est plus vieux qu'eux et aussi irréparable que leurs pauvres corps émaciés et courbés. Il y en a qui ont beaucoup travaillé. Il y en a qui ont servi dans de bonnes maisons. Ils me font des courbettes de valets de pied et savent se conduire. Ceux-ci ont parfois un mot aimable et obligeant. Les autres sont grognons et renfrognés. Ils ruminent leurs souvenirs avec amertume.

Ils sont tombés de haut et n'ont pas pensé, au temps de prospérité, à leurs vieux jours. Ils n'ont pu s'entendre avec leurs enfants qui les ont abandonnés. Ils ont perdu ceux qui leur étaient chers. Peut-être ont-ils fait le vide autour d'eux en s'aliénant des sympathies et en repoussant des amis sincères? Il ne leur reste plus que des

regrets tardifs et de sourds remords. S'ils avaient à refaire leur vie, ils l'organiseraient autrement, comme la plupart de nous tous!

Ils sont malheureux par leur faute, me dit crûment un fonctionnaire communal. Ils n'ont pas su faire et les voilà dans la misère. Hélas oui, c'est vrai pour beaucoup. Mais à tout péché miséricorde et si nous n'avons que la justice pour fiche de consolation de nos vieux jours, au lieu de l'amour, qui sans cesse en arrête et corrige le cours implacable, nous serions tous fort malheureux. Ne les jugeons donc pas: ils ont expié depuis longtemps leurs erreurs et leurs fautes. Leur présence même, dans ce lieu de pauvreté, ne l'atteste-t-elle pas?

Que peut-on faire pour eux? Comment ponctuer cette existence monotone par des épisodes réjouissants? Ils y a la fête de Noël avec son arbre, ses chants d'un groupe de jeunesse, ses petits cadeaux. Il y a, peut-être, les fameuses courses estivales en auto, offertes par quelques philanthropes. Il y a une invitation dans un jardin pour un thé chez une dame du Comité. Il y a, de temps à autre, un petit extra de tabac ou de chocolat provenant d'un don extraordinaire. Tout cela est appréciable, quoi que modeste. Mais il y a mieux. Il y a les visites régulières de personnes dévouées, dames de Comité ou autres, messieurs bienveillants qui ont le cœur à la bonne place, jeunes gens et jeunes filles qui offrent un petit concert, des lectures joyeuses, des récitations dramatiques etc. Il faut à ces vieux des occasions pour causer à cœur ouvert, rafraîchir leurs souvenirs, exprimer des désirs, énoncer une opinion — — — bref, quelque chose qui les stimule, qui les remette en contact avec la vie et les hommes, qui leur permette de voir autre chose que leurs camarades de malheur.

L'argent n'est pas tout et souvent l'esprit importe plus que l'argent. Vous croyez peut-être qu'il faille un grand effort pour se lancer et accomplir ce geste charitable? N'oubliez pas que vous risquez de recevoir plus

que vous ne donnez! Ces vieux ont des choses à nous dire et des faits à nous apprendre. Ils représentent un trésor de souvenirs et d'expériences qu'eux seuls détiennent et dans lequel nous pouvons puiser encore. Aimer les vieux, s'occuper d'eux, les faire parler, connaître leur sentiment sur la vie présente, c'est renouer avec le passé, sans la connaissance duquel il n'y a pas d'avenir stable et certain. Aimer les vieux, ce n'est pas un simple acte de pitié condescendante. Ce faisant, nous cherchons nous-mêmes la vie à ses sources, nous remontons le courant pour le descendre après. Il faut savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va. Ainsi la vie de ceux qui s'occupent de la vieillesse est enrichie, plus enracinée et plus profonde. Une génération qui comprend et accomplit ce devoir s'honore non seulement, elle prouve qu'elle a compris son rôle: celui de servir de pont entre le passé et l'avenir!

E. Platzhoff-Lejeune.

### **Altersbesuch in der Heil- und Pflegeanstalt.**

Vorgestern feierte eine meiner Schutzbefohlenen, welche seit vielen Jahren in unserer kantonalen Heil- und Pflegeanstalt versorgt ist, ihren 80. Geburtstag. Es ist keine bössartige Patientin, etwas verwirrt manchmal, aber immer unendlich dankbar für jeden kleinsten Liebesbeweis. Wir sind alte Bekannte, denn vor etwa zehn Jahren erlaubte mir der menschenfreundliche, gütige Direktor, von Zeit zu Zeit solche Patienten zu besuchen, welche keine Angehörigen haben, die sich um sie bekümmern und die doch empfänglich sind dafür, daß jemand aus der Außenwelt an sie denkt, daß sie nicht ganz vergessen sind. Von selbst entwickelt sich mit der Zeit mit diesen seelisch Kranken ein Freundschaftsverhältnis, und noch nach Jahren, wenn ich mich zu diesen Besuchen rüste, empfinde ich es, daß ich ein Sträußlein weniger binden kann aus meinem Garten, weil eine arme, gefangene Seele den befreienden Flug in die Unendlichkeit genommen hat.

Nicht von allen werde ich so freundlich empfangen, wie von der „petite maman“, wie die Pflegerinnen meine Achtzigjährige nennen, aber jedes Mal geht es mir zu Herzen, wenn der mißtrauische Siebziger mich zuerst mit Vorwürfen überhäuft,